

littérature sans filtre

Avant d'être une revue, le Work In Progress est depuis plus de cinq ans un café littéraire, un moment d'échange un lundi sur deux, dans un restaurant africain à Paris, le Pitch Me. C'est devenu l'outil pour des centaines d'auteurs lassés du tête-à-tête avec leur écran, heureux de rencontrer un public, avec un extrait de leur œuvre en cours.

Il n'y a pas de sélection au Work In Progress, tout le monde peut venir lire un texte inédit. Parce que c'est rafraîchissant aussi d'écouter ce à quoi on ne s'attend pas. D'aller chercher les récalcitrants, ceux qui ont tant à dire et trop à faire, les mots coincés ou trop vite dits. De retrouver régulièrement des écrivains confirmés, de suivre leur cheminement... D'assister à la fabrique de l'œuvre.

Le Work In Progress, c'est un aveu que tous n'arrivent pas à admettre, qu'écrire est un travail et l'auteur, un artisan. Parce qu'être écrivain, c'est polir un texte, donner aux mots un sens et espérer être entendu... ou lu.

La revue *WIP*, c'est la traduction d'une envie commune, celle des éditions Karthala et de l'équipe du *WIP*, de saisir cet air du temps de la littérature, d'offrir l'opportunité à un comité restreint d'écrivains, d'éditeurs, de distributeurs, de libraires, de concevoir à partir de cette matière vivante un nouvel objet littéraire.

Le collectif est renouvelé à chaque numéro pour ne garder aucune habitude, aucun prisme. Rien que les mots.

Sonia Rolley
pour l'équipe du WIP



C'est d'abord une rumeur, un écho de loin en loin répété – tu connais le Pitch Me ? – le quoi ? – le WIP ! – mais de quoi tu parles ?

– crois-moi, ça te plairait. Puis c'est la découverte : un lieu, un accueil, une écoute. Ensuite ce sont les mots proférés et reçus, la bienveillance, avant que les mêmes mots ne soient accueillis par la page. Et voici soudain que, sans s'en rendre compte, on se retrouve en petit comité autour d'une table, à devoir soi-même faire un choix parmi des textes écrits par d'autres.

Choix cruel, qui est aussi la tentative de faire résonance entre des éclats volés à un roman en cours d'écriture ou à une pièce de théâtre, des poèmes ou des nouvelles. De créer des échos entre un lynchage brûlant dans une cité ivoirienne, une déambulation dans New York et une cavale réunionnaise ; entre une partie de chasse où la plume se fait scalpel, une névrose grammaticale et un « placard » dont on ne sort pas seul. D'unir une grand-mère où chacun retrouvera un peu de la sienne et un flic fascinant. De faire le lien entre une réécriture de l'histoire humaine et des poèmes où s'entend « l'écho d'une parole captive ». De dire la rencontre entre un enfant voyant et une femme en état de « mort métaphorique », aussi bien que la collision entre un fugitif et une jeune amnésique, ou encore un coup de foudre entre un motard taciturne et une serveuse rêvant d'ailleurs... De faire sens à partir d'une chevelure d'enfant qui se fait métaphore de la vie sous les bombes ou du cauchemar d'un enfant d'immigrés, d'un amour qui se dresse face à la guerre ou du dernier matin séculier d'une moniale...

Pas de limite dans les genres ni de frontière dans les univers, pas de présupposé dans la sélection non plus puisqu'on trouvera ici aussi bien des auteurs qui publient pour la première fois que d'autres qui ont déjà un parcours d'écrivain derrière eux : c'est la liberté spécifique qu'offre le WIP, un vent coulis qui rafraîchit la littérature.

Pour sentir un peu ce vent coulis, et vous y glisser peut-être, n'hésitez pas : écoutez la rumeur, et allez voir par vous-même.

Emmanuelle Favier
pour le comité éditorial

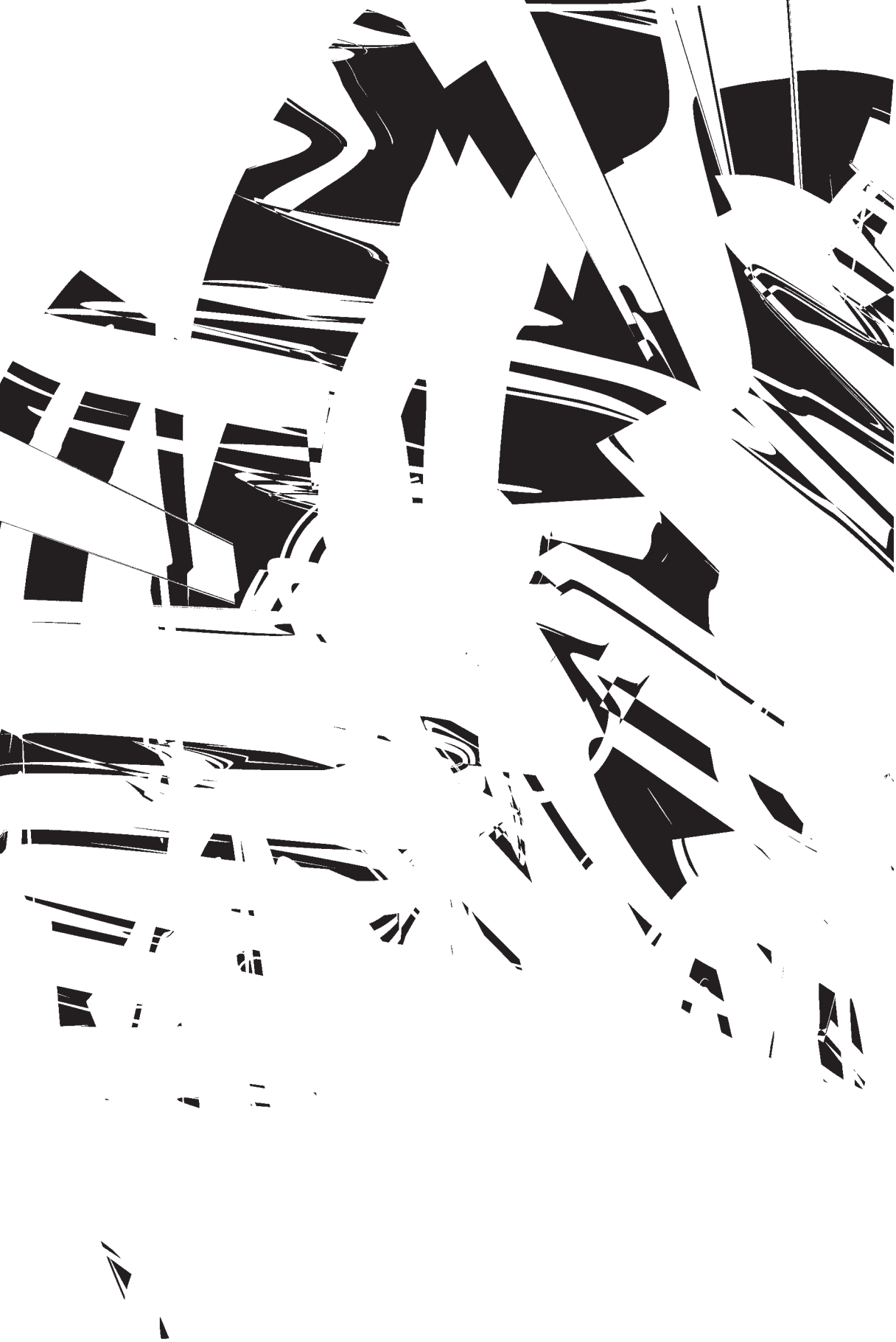


SOMMAIRE

- p.11** **Le chant de la mer**
nouvelle Laureline Amanieux
- p.19** **Voleur à la braise**
nouvelle GauZ'
- p.37** **A capella des promises et des oubliées**
poèmes Gaël Octavia
- p.51** **Barnier**
roman Dominique Sylvain
- p.61** **Au bord de l'autoroute**
roman Vanessa Kientz
- p.69** **L'œil grand fermé**
roman Anita Gretsch
- p.79** **Le placard**
micro-fiction Ingrid Seyman
- p.87** **Au gré du vent**
nouvelle Ariane Gardel
- p.97** **Yvette Horner et l'odeur du mouton**
théâtre Mohamed Guellati
- p.103** **La planète des Noirs**
nouvelle Eric Niubo
- p.115** **À la cité des peintres**
roman Franck Balandier
- p.125** **Cavalcade**
nouvelle Marion Guilloux
- p.135** **La chevelure**
nouvelle Nadia Galy
- p.151** **Les vœux**
roman Frédéric Meurin
- p.159** **Karoshi**
nouvelle Jeff Schinker
- p.167** **Maloya : le tambour perdu**
nouvelle Anne-Laure Lemancel
- p.181** **Récit de chasse**
roman Mathieu Brichard







NOUVELLE
texte intégral

Laureline Amanieux

Le chant de la mer

WIP 101 du 15 mai 2017

L y a quarante ans, Massouda, enceinte, avait fui à dos d'âne les bombes des soldats français pour accoucher dans les montagnes, chez ses parents, et mettre ses autres enfants à l'abri.

Elle s'en souvient souvent dans sa maison, en bord de plage à Jieh. Elle loge au rez-de-chaussée, tandis qu'au premier étage vivent encore un de ses fils, Charbel, et sa femme Randa, avec leurs trois enfants.

C'est une nuit de janvier, en 1980. Massouda veille près de la fenêtre de son salon. Elle contemple le sol cultivé par ses fils, des dunes sur lesquelles avec tant d'opiniâtreté il a fallu apporter de la terre arable. Les oliviers, dont les enfants adorent manger les fruits, ombragent le chemin de terre qui mène à la maison.

Massouda fuit le sommeil pour savourer le temps qu'il lui reste à vivre. Madone nocturne, elle égrène son chapelet fabriqué avec des noyaux d'olives, elle égrène sa vie à Jieh, où elle a élevé ses enfants, où elle vient d'enterrer son mari dans la fosse publique du village, où elle a connu récemment tant de combats. Les dernières bêtes qu'elle possédait avant la guerre ont été tuées en 1976 pour nourrir les troupes des vainqueurs et la boucherie que son mari tenait a été dynamitée. Elle reste longuement dans ce salon, où ses petits-enfants à l'heure du coucher réclament les histoires de « Châter Hassan », Hassan l'habile, et le récit de ses prouesses pour sauver sa bien-aimée, tandis que le chant de la mer traverse les carreaux.

Mais le chant de la mer s'interrompt. Deux miliciens en treillis frappent à la fenêtre ; deux sourires crispés apparaissent

derrière la vitre glacée. Leur mitraillette en bandoulière, ils demandent un thé pour se réchauffer. Massouda se rend à la porte d'entrée. Leur ouvre. Refuser serait trop dangereux, car elle les reconnaît bien, elle les a vus traîner souvent dans les rues de Jieh. Ils sont venus du camp de la Source douce pour grossir les troupes occupant le village. Avec leur keffieh autour du cou, leur tenue de camouflage aux taches marron et noires sur un fond grisâtre et leurs chaussures à la blancheur passée, ces deux-là sentent la sueur et l'arak. Leurs yeux sont cernés sur un visage encore joufflu. L'un d'eux fait pousser une première barbe, l'autre n'en a que l'ombre. Ils ont l'air si jeunes ; on dirait qu'ils s'amuse à jouer aux militaires. Pourtant, à leurs regards appuyés sur son visage, à la façon dont ils détaillent les objets et les meubles, Massouda perçoit leur envie. À leurs yeux, elle est une nantie. Elle porte la montre de son défunt mari. L'un des miliciens frotte son poignet.

Massouda se rend à la cuisine. Elle se presse. Elle a déjà pris sa décision. Elle sait que le thé n'est qu'un prétexte, qu'il sera avalé à la hâte en guise de préambule. Elle leur prépare juste un supplément de chaleur et d'énergie. Elle propose donc de les servir dans une salle davantage chauffée, la chambre la plus éloignée de l'escalier menant aux étages et qui pourra le mieux étouffer le bruit. S'ils lui demandent un butin, c'est là qu'elle garde le peu de ses biens.

À peine entrés dans la chambre, les miliciens jettent à terre leur tasse sans même prendre la peine de finir leur thé. Ils saisissent Massouda au cou, la menacent et l'insultent. Elle leur donne tout ce qu'elle possède, quelques bijoux, un peu d'argent, sa montre, ce n'est pas assez pour eux. Ils giflent ses soixante-dix ans, ils renversent les tiroirs de la commode. Heureusement, le tapis absorbe la chute des papiers, des photographies et des vêtements, des sachets de lavande séchée, une bible que Massouda n'a jamais pu lire, car elle n'a jamais pu apprendre à lire. Les voilà qui retournent le matelas du lit, ils ne trouvent vraiment rien de plus. Massouda reste impassible et cette indifférence-là leur paraît un butin plus désirable encore. Ils y lisent de la fierté et dans cette fierté, du mépris.

Ils frappent. Massouda ne prononce pas un mot, elle se recroqueville, elle prie pour focaliser leur férocité, pour qu'ils ne pensent pas à fouiller les autres pièces de la maison. Elle a peur de réveiller ses enfants et petits-enfants, ceux qu'elle appelle *albe*, ce mot arabe qui signifie la plus belle parole d'amour

qu'une mère puisse adresser à ses enfants : « mon cœur, que je meure avant toi. »

Il ne faut pas qu'à l'étage on perçoive sa plainte. Sinon, Charbel accourrait, sa belle-fille Randa aussi. Tous seraient tués d'une rafale de mitrailleuse comme ces familles décimées par intermittence, dont le malheur était de se trouver entre deux villages, trop éloignés pour qu'on entende leur détresse.

Massouda se cristallise comme une roche de porphyre muette, elle sent jusqu'à ses os se durcir et les miliciens le sentent aussi.

Ils tapent un bras, ils saisissent une jambe, ils appuient d'un pied sur la poitrine, mais en retour le silence de Massouda les humilie. Leur colère devient rage, s'effile comme une lame et tente de trancher la chair de la vieille ; toujours il leur semble rencontrer de l'étain. Quelque chose d'essentiel leur échappe, quelque chose s'est déjà échappé de Massouda, quelque chose a rejoint l'homme à l'air sévère en costume trois pièces dans l'encadrement d'une photographie de mariage, auprès d'une jeune femme aux joues rondes, souriante. Quelque chose préfère se baigner dans le sillon de lune tracé sur la mer et n'en craint pas le froid. Quelque chose surtout a repris le chemin des montagnes à dos d'âne pour emporter ses enfants en lieu sûr tandis que les bombes pleuvent sur le corps du village, car Massouda n'a pas vieilli finalement. Le temps n'est jamais qu'une galerie de glaces déformantes. L'âne avance sous les coups de ses talons, les enfants les plus grands marchent à côté en lui jetant des carottes dans la poussière de la route, la charrette se balance derrière eux. Massouda monte encore péniblement, lentement, vers le sommet, derrière lequel ils seront saufs. Son ventre tire vers le bas, ce sera un garçon, elle l'appellera Youssef.

Elle reçoit les crachats des miliciens, les sent à peine, se concentre sur l'étape suivante. Alors Massouda s'échappe davantage de son corps. Elle se distend comme un brouillard épais sur toutes les pièces de la maison pour aveugler les miliciens, pour rendre invisibles les autres proies plus précieuses que les pâles verreries. Dans quelques instants, ils la tueront, fatigués de s'évertuer sur elle, et c'est la plus grande crainte de Massouda, c'est ce qui lui maintient les yeux ouverts, car alors avec elle, le charme jeté sur la maison disparaîtra peut-être.

Malgré ses précautions, sa belle-fille se réveille, anxieuse : des bruits étranges ont palpité jusqu'au fond de son sommeil,

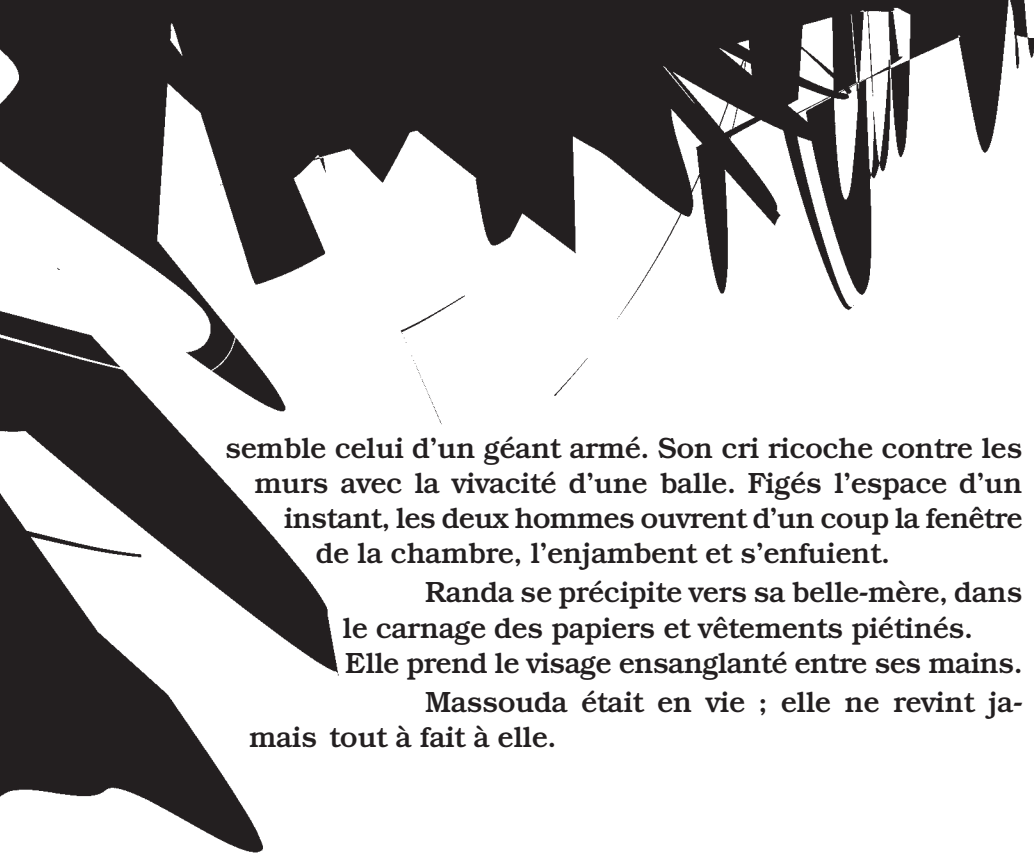
des gémissements dont elle ne situe pas clairement la provenance. Randa se lève, descend les escaliers. Elle avance peu à peu jusqu'à la chambre d'où viennent les sons. Elle entend les injures. Elle comprend aussitôt en poussant la porte de la chambre. Face aux deux miliciens qui pointent maintenant le canon de leur arme sur la chevelure collante de leur victime, Randa hurle.

Elle hurle encore. Dans le clair-obscur de la porte, son cri démesuré la grandit, sa taille s'étoffe et l'ombre de son buste



Quelque chose préfère se baigner dans le sillon de lune tracé sur la mer et n'en craint pas le froid.





semble celui d'un géant armé. Son cri ricoche contre les murs avec la vivacité d'une balle. Figés l'espace d'un instant, les deux hommes ouvrent d'un coup la fenêtre de la chambre, l'enjambent et s'enfuient.

Randa se précipite vers sa belle-mère, dans le carnage des papiers et vêtements piétinés. Elle prend le visage ensanglanté entre ses mains.

Massouda était en vie ; elle ne revint jamais tout à fait à elle.

à propos de l'écriture

“ comme une fusion d'âmes ”

J'ai besoin, juste avant de commencer à écrire, de lire des poèmes ou des récits poétiques, comme un tremplin vers le rêve. Écrire pour moi, c'est rechercher un moment de bascule : raconter ce qui se cache à l'intérieur, sous la peau du réel. Il m'arrive même souvent de dédoubler le réel dans mes histoires pour traduire des visions fantastiques, celles qui disent la vraie vie de nos émotions. Pour y parvenir, j'ai besoin de lire quelques vers, de me placer en condition « poétique », comme d'autres pratiquent des échauffements avant une compétition de sport. J'écris rarement de manière linéaire : je commence par les scènes capitales, obsédantes, ensuite j'écris ce qui les entoure, les relie, les ordonne. La forme courte permet en particulier d'exprimer des moments d'illumination.

Ce texte, « Le chant de la mer », est inspiré d'une histoire vraie que des amis libanais m'ont racontée. Je recueille souvent des récits réels. Mais lorsque j'entre en écriture, c'est une expérience intime. Je m'identifie très fortement au personnage principal, qu'il soit bon ou parfois terrifiant. C'est comme une fusion d'âmes. J'aime rechercher des résonances poétiques entre les personnages, les paysages, les sujets traités. Je crois que la délivrance du mot juste, sonore, l'emporte sur le sens, même si je ne le perds jamais de vue.

Laureline Amanieux

Touche-à-tout, enseignante de formation, réalisatrice, chroniqueuse, poétesse et même spécialiste de l'œuvre d'Amélie Nothomb, elle a consacré plusieurs essais aux mythes et à leur puissance symbolique (chez Albin Michel et Payot). Son recueil de nouvelles La nuit s'évapore est disponible sur Amazon.